

Faut-il arrêter *forum*?

À la mi-octobre, les responsables et les amis de *forum* s'interrogeront sur l'avenir du périodique. Est-ce que *forum* répond (encore) à un besoin de la société luxembourgeoise? Et, si oui, à partir des "appels" enregistrés, et des objectifs qu'ils révèlent, avec quelle équipe et quels moyens, la tâche sera-t-elle poursuivie?

René Vesque

Un jour, un groupe de jeunes adultes, confrontés au monopole arrogant de l'information cléricale, emprunte aux voisins, contestataires comme eux, et fait circuler des articles qui répondent à leurs préoccupations et à leur forme d'engagement dans la société. Ils s'opposent au dogmatisme, à la censure, à l'exclusion des déviants. Ils cherchaient, dans la continuité de Vatican II, liberté et responsabilité adultes. Ils vivaient à leur manière la réprobation et la mise à l'écart qu'avaient connues également les jeunes Chrétiens de France, mouvements de jeunes ou d'action catholique, lorsqu'ils avaient refusé les restrictions imposées à leur action citoyenne, en vertu d'un "mandat" d'action spirituelle, reçu des évêques.

La parution de *forum*, dans ce que j'appellerai sa première vie, répondait à une conviction et à un objectif construits à partir d'une réflexion sur la presse. La "Wort-Analys", qui occupait le groupe pendant de long mois, comportait un volet théorique, inspiré par les messages pontificaux et les textes conciliaires sur la communication. L'étude parallèle des quotidiens nationaux et de quelques journaux étrangers réputés, devait permettre une comparaison utile et ouvrir à des discussions ultérieures proposées témérement, un jour, par le directeur du "Wort". Il s'en est suivi le blocage total du côté cléricale, les polémiques de l'abbé, les silences complices de l'évêque, les exclusions prononcées par une partie du clergé, voire la manipulation du synode qui, par ailleurs, réussit à faire taire les quelques voies de jeunes synodaux.

forum a changé au cours des années, est devenu un périodique neutre, en quelque sorte, laïque et sécularisé. Sécularisé, sans toutefois renier totalement ses origines; répondant, à mon avis, à un objectif de culture générale.

Faut-il continuer *forum*, aujourd'hui? Une première réaction, peut-être épidermique, est de considérer que (*ceterum censeo!!!*) tant que les rédacteurs connus de *forum* ou encore ses articles et dossiers sont ignorés ("totgeschwiegen") par le

quotidien catholique, la poursuite du périodique garde son sens. À moins que d'autres publications existent, qui s'opposent à la dictature des totalitarismes et dogmatismes, aux "...ismes" de tous les bords.

Je n'ai pu suivre les développements de *forum* pendant de longues années. C'est sans importance, dans la mesure où la question posée aujourd'hui relève de la situation actuelle. Qui, à mon avis, est double: elle vise l'objectif, ce que l'on veut; et elle interroge sur l'impact. Si, ensuite, les clignotants ouvrent la voie à une poursuite de l'aventure, il faudra se pencher sur les effectifs et les moyens d'existence et de travail d'une équipe rédactionnelle.

L'objectif de *forum* sera général. J'entends par là qu'il embrasse tout ce qui touche à la société, à la vie de l'homme. Il ne sera directement ni politique, ni écologique, ni centré sur l'éducation ou encore sur le développement. Mais il sera ouvert à ces secteurs et en traitera au gré des situations ou des événements. Cet objectif sera poursuivi dans un esprit d'ouverture, de recherche exigeante, de communication, d'ouverture à la contradiction.

J'imagine un périodique de culture générale, ouvert à l'événement, qu'il signale et analyse, approuve ou stigmatise; qui pousse à la réflexion, qui part du réel et prépare aussi l'avenir. À ma connaissance, ce périodique n'existe pas dans notre pays, à l'exception de *forum*. Quelles que puissent être, éventuellement, ses faiblesses ou lacunes. Qu'on relèvera, si la décision concernant la poursuite est positive.

Une raison supplémentaire plaide, à mon avis, aujourd'hui plus que jamais, en faveur de la poursuite de l'expérience *forum*. Pour des gens de mon âge, la disparition de *forum* entre dans le rayon de la vanité des choses de ce monde, qui passent avec nous. Pour des compagnons et des amis plus jeunes, ceux, par exemple, qui ont l'âge des fondateurs de *forum*, la poursuite du

périodique pourra leur apporter des éclairages et des confirmations sur le monde de leurs propres enfants, dont ils ne comprennent plus l'individualisme – égoïsme, le laxisme, les refus, d'un côté, les options, de l'autre. Et si *forum* a parmi ses lecteurs des adultes entre vingt-cinq et quarante ans, le périodique pourra leur offrir le miroir de la société de laquelle ils sont à la fois les acteurs et les "agis", ceux sur lesquels elle exerce son influence et auxquels elle imprime son sceau.

Dans le dossier sur la sécularisation, à une nième relecture, sans doute grâce à des lectures récentes, j'ai enfin remarqué, dans deux contributions, l'évocation de la société postmoderne, qui est la nôtre. Celle qui, depuis le milieu des années soixante, émerge de façon irrésistible et irréversible. Elle se caractérise notamment par la perte ou par le refus des structures d'identification à tous les niveaux et dans tous les secteurs. L'individu – dans le temps, nous aurions dit la "personne" – en quête de liberté, d'autonomie ne reçoit plus son identification de l'institution, qu'elle s'appelle famille, État ou Église; il se la donne. Comme l'écrit la sociologue Danièle Hervieu-Léger, dans *Catholicisme, la fin d'un monde* (Bayard, 2003), ce n'est pas à la fin du monde que nous assistons, mais à la fin d'un monde. Ce que l'auteur étudie dans le monde des Églises, d'autres l'analysent dans le champ de la société politique, Marcel Gauchet, le sociologue français du "désenchantement du monde" et de l'autonomie de l'État affranchi de la religion, constate la dérive des droits de l'homme devenus les droits de l'individu. Avec des répercussions à tous les niveaux de la société, la dévaluation du politique, la crise de l'école, de la famille, du système médical, de la religion.

Mon propos n'est pas élucubration. Il s'appuie sur les travaux récents de chercheurs reconnus.

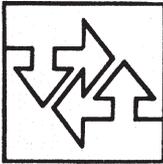
De François DUBET, *Le déclin de l'Institution* (Seuil, *L'épreuve des faits*, 2003) vient de paraître. L'auteur voit dans la mutation qui frappe notre civilisation, "une rupture gravée dans les gènes mêmes de la modernité. Sans doute le processus s'est-il accéléré depuis une trentaine d'années, mais cette accélération ne doit pas laisser croire à un phénomène entièrement nouveau et imprévu; le déclin du programme institutionnel est inscrit dans la modernité comme la globalisation des échanges est inscrite, si l'on en croit Adam Smith et Marx, dans le capitalisme. Ce qui ne signifie évidemment pas qu'il nous est interdit de savoir quel visage nous voulons donner à cette mutation et à cette globalisation".

Donner un visage à la civilisation en train de prendre forme. C'est une tâche difficile, dans la mesure où l'institution elle-même, sur laquelle reposaient nos certitudes identitaires, a perdu son autorité, est laissée sur le bord de la route,

devenue cache-misère pour des adultes dépassés, face à une génération qui pratique l'autonomie, qui constitue son propre système d'identification. Face au déclin du programme institutionnel, "processus sur lequel il n'y a ni à rire ni à pleurer. Ni à pleurer car on ne peut pas ignorer les violences et les illusions des institutions, ni à rire, car on ne peut méconnaître les drames et les difficultés engendrés par ce déclin" (Dubet). Il existe une troisième possibilité. Se taire. Faire comme si de rien n'était. Publier un forum qui ignore une réalité nouvelle, en contradiction avec la signification même du titre. Ou encore, mettre fin à l'existence d'un organe de presse dont l'utilité est reconnue par le nombre de ses abonnés.

Un jour, Michel Pauly, suite aux réactions de membres du comité de rédaction au sujet d'une de mes contributions m'interrogeait sur l'objectif que je poursuivais avec ces articles. À ce moment, je consacrais mon temps à des recherches, dans le domaine de ma formation universitaire, le religieux, études suivies d'années de rela-

forum no 1



forum

Nr.1, 31.1.1976 erausgin vum
gesellschaftspoliteschen aarbechtsgrupp
an der jugendpor lëtzebuerg

Les communautés de base

INTERVIEW

Philippe Warnier : « Il est important que le courant des communautés de base ait sa place dans l'Église »

Où en sont les communautés de base? Quelles sont leurs avancées, leurs difficultés? Mais aussi quelle chance et quels risques pour l'Église? Autant de questions que "La Croix" (9/12/1975) a évoquées avec Philippe Warnier, l'auteur du "Phénomène des communautés de base".

Animateur du mouvement "La Vie Nouvelle", Philippe Warnier est lui-même membre d'une communauté. Il a été organisateur de diverses rencontres nationales en France. Mais puisqu'il n'existe pas d'organisations représentatives des communautés de base Philippe Warnier n'exprime ici qu'une tendance au sein d'un courant aux multiples facettes.

— L'« utopie communautaire » est un phénomène séculaire. Mais, aujourd'hui, il semble accentué par l'urbanisation et la mutation de la famille. Si les communautés de base chrétiennes ne peuvent se soustraire à ce phénomène, elles ont une originalité. Laquelle?

— Je crois qu'il faut faire une distinction, tout d'abord entre les communautés de vie et les communautés de base qui sont

un nouveau type d'organisation ecclésiale. Les deux peuvent exister en même temps, bien sûr.

— Si l'on analyse le pourquoi de la vie communautaire, les raisons ne sont plus les mêmes (même si elles se rejoignent), selon que l'on prend l'un ou l'autre type de communauté.

— Dans le deuxième cas, qui est le plus fréquent (et qui est le mien), ce sont des groupes qui se réunissent régulièrement, pour partager leur foi et vivre l'Eucharistie. Ce qui n'exclut pas qu'il y ait une grande attention sur un minimum de vie communautaire pour que l'échange soit vrai. Cela veut dire concrètement qu'il faut tenter d'avoir des tranches de vie ensemble, et non pas se voir seulement aux réunions.

Mais en tout cas, ce qui me paraît fondamental, par rapport à l'Église, c'est le fait que ce soit une initiative de la base et non d'un appareil central. Ces communautés ne sont pas la section locale d'une organisation.

Elles se sont souvent constituées par réaction contre la paroisse, qui ne peut fournir ce que recherchent les gens qui la constituent : une façon vraie de vivre l'Eucharistie et non la consommation self-service; la possibilité d'un échange en petits groupes, qui permette réellement une libération — la parole; le refus du schéma enseignant-enseigné au niveau du ministère, et puis peut-être aussi une relative homogénéité politique, encore que le pluralisme existe dans certaines communautés.

— Il semble que l'engagement se surfoit avec mal 68 (et avec beaucoup de jeunes), soit ralenti et que

les communautés qui subsistent sont composées de gens ayant dépassé la trentaine?

— Je n'ai pas beaucoup d'éléments. Je ne peux donner que des impressions assez fugitives. Sans doute, les communautés qui ont dépassé le cap des trois ans sont relativement rares. Par contre, je serais tenté de dire que l'importance numérique est supérieure maintenant à 1968.

— Elles sont pourtant atomisées. Les tentatives de regroupement sont-elles bien parcellaires?

— C'est sûr. Il y a un problème d'atomisation en ce sens que ce sont des mouvements comme « TC » ou « la Vie nouvelle » qui servent de leaders pour proposer des lieux de rencontres. Et jusqu'ici les communautés dans leurs rassemblements n'ont pas décidé de s'organiser nationalement.

Il faut savoir qu'il y a une très grande réticence devant toute organisation, qui apparaît comme un enrôlement. Et il faudra plusieurs années pour la vaincre.

— Mais cela pose un problème de fond. Celui de la

tions humaines dans la formation, dans le développement ensuite. Le sociologue caractériserait ces activités de " travail sur autrui ". Ce qui me préoccupait, ce n'était pas le recul de la pratique religieuse, mais la perte générale apparente de sens. On peut combattre le totalitarisme de l'institution, l'étroitesse de vues de ses représentants, regretter leur formation moyenâgeuse, l'absence de liberté d'expression chez le " fonctionnaire de Dieu ". Ce qui me préoccupe, c'est l'ignorance de ce que la science et la recherche ont apporté en matière de connaissance de base du christianisme et ensuite le refus de cette part de notre héritage culturel qui échappe à la dépréciation accompagnant chaque avancée de l'humanité. Que reste-t-il de la parole de l'Évangile, quand elle aura été libérée de la gangue " religieuse " accumulée au cours des siècles : de l'image d'un Dieu tout-puissant, autoritaire, vindicatif, régnant par la crainte, instituant le pouvoir des rois... ? Je voyais des ouvertures, dans la recherche des théologiens, comme chez des croyants, qui refusaient un monde sans sens ? Qui acceptent de s'y engager avec tous les autres, qui font avancer l'histoire de l'humanité.

Je me suis étendu sur " le religieux ". Les sociologues me diront que là n'est plus la question. À quoi bon s'étendre sur un cas particulier, alors que le problème est général. Il touche la famille, l'école, l'action sociale, l'activité politique, les institutions et les valeurs morales (appelées éthiques, aujourd'hui), qui régissent les choix, les options délicates comme, par exemple, en matière d'avortement ou d'embryons. Sans oublier les débats et les combats en matière d'économie, la vie et les handicaps dans notre société capitaliste, néolibérale, inégalitaire. Qui prospère sur

les débris de la société révolutionnaire. Alors que, sous nos yeux, imperceptiblement mais de façon inévitable, un monde nouveau se construit, notre société est en mutation, un avenir incertain se construit. Va-t-on rester sur le bord de la route, sans parole ? Laisser passer la mutation, sans nous situer, aveugles et paralysés ? Alors que l'on a déjà commencé à en être les témoins ou même les commentateurs.

C'est cela que forum peut continuer à être. À devenir miroir, vision et réflexion de notre société, pour ceux qui y entrent de plain-pied, comme pour ceux qui y perdent pied et qui actionnent la sirène et écrasent le frein face à une société qu'ils ne comprennent plus.

J'ai soulevé au début la question de l'impact. On peut espérer que ceux qui, à longueur d'année et à grande peine, assurent la vie et le développement de forum savent à peu près quelle est la composition de son public, quel pourcentage de lecteurs correspond à chaque classe d'âge. Un public de lecteurs âgés ne justifierait pas le déploiement de tels efforts. Plus les lecteurs sont jeunes, plus la recommandation devrait être de poids en faveur d'une poursuite.

Cette poursuite devrait entraîner une exigence concernant la composition de l'équipe de rédaction. De ceux qui écrivent. La tenue de rubriques régulières est difficile, voire impossible avec un très petit nombre de collaborateurs occasionnels. Est-ce que forum souffre de l'absence de l'offre ou de la négligence dans la demande d'articles. Les deux pourraient sans doute être stimulées. Telle est mon impression, si je considère que, pour chaque dossier, forum trouve les correspondants requis, bien que de qualité inégale. Personnellement, je rêve d'un périodique, qui se situe entre le niveau actuel et celui d'Esprit. Un peu comme les Etudes des jésuites français, en gardant cependant, la revue des événements commentés par "le sacristain". Rubrique conçue comme une revue d'événements et de gestes qui, bons ou mauvais, reflètent l'image de la société dans laquelle nous vivons. Le forum dont je rêve ne sera sans doute pas possible sans la constitution d'un groupe plus large de "cerveaux", de personnes prêtes à écrire, à apporter des articles qui éclairent des situations, approfondissent les connaissances, apportent des éclairages variés : des articles donc révélant un certain niveau de recherche. Ne vit-on pas dans une future cité universitaire ?

La poursuite de l'entreprise nécessitera également la présence des moyens financiers permettant la production d'un périodique de qualité. Je sais que leur procuration est une tâche difficile, parfois humiliante, parce qu'elle s'identifie à une forme de mendicité, y compris, sinon surtout, auprès des fonctionnaires ou des politiciens. Mais la tâche reste possible.

